

La mosquée de Murat 1. er à Brousse et le problème des origines de l'architecture Ottomane.

ALBERT GABRIEL

Orhan, fils d'Osman, ayant conquis Brousse en 726 H. (1326 J. C.) peu de temps avant la mort de son père, la ville devint la capitale de l'empire naissant. Le château fut pourvu de nouvelles défenses et le prince y fit construire son saray. Il éleva une mosquée dans le voisinage et en fonda une autre dans la ville basse. Aujourd'hui le saray a entièrement disparu. La mosquée du château qui subsistait encore au début du XIXe siècle a été reconstruite entièrement à une date récente et celle de la ville basse, qui a peut-être conservé quelques éléments de sa structure première, a été ultérieurement rebâtie. Quand au mausolée du sultan, il a, comme celui de son père Osman, été modernisé à la suite de sa destruction par l'incendie qui dévasta le château au XIXe siècle.

Ainsi, des monuments élevés par le conquérant de Brousse il ne reste aujourd'hui à peu près rien. Certes, on peut trouver çà et là dans les historiens ou dans les voyageurs quelques indications plus ou moins substantielles sur les constructions d'Orhan, mais tout cela, pour l'objet de nos recherches, à savoir: les origines de l'architecture ottomane, n'apporte qu'une matière inconsistante sur laquelle on ne saurait bâtir un système cohérent. Lorsqu'il s'agit de battre en brèche des théories arbitraires, d'en montrer les erreurs et parfois la puérilité, il convient d'user d'arguments d'un autre poids et de s'attacher surtout à l'examen de faits concrets sur lesquels puisse s'exercer une analyse rigoureuse.

Or la mosquée élevée par Murad 1er au faubourg de Çekirge compte parmi les plus anciennes fondations de l'architecture des Ottomans, avec Ulu Cami de Brousse et la Mosquée Verte d'Iznik. Elle mérite donc une attention particulière d'autant mieux que, conçue suivant un type tout à fait singulier, elle a donné lieu à de multiples exégèses en général fantaisistes ou tendancieuses.

Sans crainte de me répéter, je dirai une fois de plus que j'ai conduit mon enquête sans aucune idée préconçue, mais en refusant de considérer comme acquises certaines doctrines généralement admises par les historiens occidentaux. J'ai été amené par la simple logique à suivre une voie parallèle à celle qu'a tracée notre savant ami Fuad Köprülü. Sans nous être donné le mot, mais simplement en travaillant chacun de notre côté sur le fait, texte ou monument, et non pas sur la légende ou la théorie a priori, nous renforçons mutuellement nos conclusions.

L'importance de la Mosquée de Murad 1er dans l'histoire de l'architecture turque exige la constitution d'un dossier de documents rigoureusement exacts et complets. Tout lecteur d'une étude relative à cet édifice doit, en effet, pouvoir vérifier lui-même le bien-fondé des propositions énoncées et les documents eux-mêmes doivent rester pour tous la base inébranlable des controverses éventuelles. Or jusqu'ici on a toujours fait allusion à la Mosquée de Murad 1er d'après des relevés incomplets ou erronés. Pen-

dant longtemps on s'est référé exclusivement aux dessins de Texier, mais depuis la publication de H. Wilde (Brussa, Berlin 1909) c'est naturellement celle-ci qui est citée des auteurs, ceux-ci ayant tout lieu de supposer qu'elle marque un progrès sur celle de son devancier. Or il en va tout différemment et si les dessins de Texier renferment quelques inexactitudes, ceux de H. Wilde sont entachés d'erreurs beaucoup plus graves. Alors que le plan du rez-de-chaussée du voyageur français correspondant exactement à l'économie du plan réel caractérisé par la coupole centrale, flanquée au nord d'un large berceau, à l'est et à l'ouest de deux berceaux plus petits, le plan de Wilde, diminuant à l'extrême ces deux berceaux secondaires, a changé tout à fait l'esprit du dispositif. On remarquera, en outre, que dans la publication allemande l'abside du mihrâb est indiquée de manière erronée alors qu'elle est à peu près exacte dans Texier. Au premier étage les indications des voûtes en pointillé sont inexactes, notamment la projection de voûtes d'arrêtes dans les angles du couloir qui dessert les cellules. On ne peut comprendre d'ailleurs comment de telles voûtes pourraient exister. Enfin dans les mêmes dessins la coupole centrale est flanquée sur quatre faces de doubleaux égaux, alors que ces doubleaux n'existent qu'au nord et au sud. En réalité, la surface couverte par ces voûtes est un rectangle et non un carré, comme l'indique H. Wilde par erreur.

Le tome IV de mes *«Monuments turcs d'Anatolie»* consacré à Brousse et à ses environs, contiendra, entre autres, une documentation complète sur la Mosquée de Murad Ier. Les plans et la coupe que je donne ci-contre ne sont joints à cet article qu'à titre explicatif. Exactes dans leurs grandes lignes, ce ne sont que des schémas destinés avant tout, à faire comprendre le caractère du monument.

Signalons, d'autre part, que la Mosquée a été l'objet, il y a environ quarante

ans, d'une importante restauration qui lui a donné l'aspect qu'elle offre aujourd'hui. Les relevés de Texier correspondent à un état sensiblement différent mais il est difficile d'affirmer que tel était le dispositif initial. Les renseignements que j'ai recueillis sur place restent contradictoires et jusqu'à plus ample informé, il m'est difficile de trancher la question dans un sens ou dans un autre. Sur le plan du rez-de-chaussée, l'escalier qui figure à l'entrée de la salle reproduit l'arrangement noté par Texier. Sur la coupe, le sol général de la mosquée indiqué en traits pleins, est celui d'avant la restauration. Deux des baies latérales entre la salle de prière et les salles annexes ont été indiquées en pointillé, comme elles existent aujourd'hui, et en pointillé également a été figuré le sol actuel. Enfin j'ai restitué, à la clé de la coupole une ouverture circulaire, aujourd'hui obturée et qui l'était déjà lors du passage de Texier. Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, je crois que tel était, primitivement, le dispositif de la coupole.

Certes, il faudra, pour une étude définitive, éclaircir ces points encore obscurs et je ne désespère pas d'y parvenir. Mais étant donné l'objet de la présente étude, on peut laisser de côté provisoirement les détails qui prêteraient à discussion. La mosquée est, dans l'ensemble, en bon état. Elle a conservé en majeure partie ses dispositions originelles, et elle est écrite en plan, en coupe et en élévation avec une franchise absolue, en sorte que nous avons là un faisceau de données qui ne prêtent à aucune équivoque.

Les documents graphiques et photographiques rassemblés ci-contre me dispenseront d'une longue description et je me bornerai à guider le lecteur en dégageant les traits essentiels de l'édifice au cours d'une brève analyse de sa structure et de la technique employée.

Réduite à ses éléments essentiels, la

mosquée comprend au rez-de-chaussée, un portique, une salle de prière et des annexes. Au premier étage, un portique et une médressé.

Le portique du rez-de-chaussée, *a*, se compose de cinq travées couvertes de coupes sphériques. De la travée d'axe on pénètre dans un vestibule, *b*, voûté, en berceau et, de là, dans la salle de prière. Celle-ci comprend une partie centrale rectangulaire couverte d'une coupole. Au sud s'étend un iwan, *c*, voûté d'un berceau surbaissé très proche du plein cintre. À l'est et à l'ouest se développent deux iwans symétriques, *f* et *f'*, plus petits que l'iwan sud. Le mihrâb, au sud, est aménagé au fond d'une cavité rectangulaire, *g*, voûtée d'un berceau surbaissé. Il correspond à l'extérieur à une sorte d'abside à cinq pans et l'iwan sud lui-même se détache du reste de la construction. Aux angles du bloc que constitue le bâtiment central sont réparties diverses pièces secondaires, *h*, *h'*, *i*, *i'*, *j*, *j'*, annexes immédiates de la salle de prière ou dépendances accessibles du vestibule. Deux emmarchements symétriques, *k*, et *k'*, conduisent au premier étage.

Au premier étage, ces escaliers débouchent dans le portique de façade, *l*, superposé à celui du rez-de-chaussée et composé comme lui de cinq travées. Les deux travées extrêmes sont voûtées d'arcs de cloître, les trois autres de coupes sur trompes. Du portique on gagne soit par la salle médiane, *m*, soit par les couloirs *x*, *x'*, le déambulatoire *n* qui entoure, sur trois côtés, la partie centrale de la salle de prière, montant de fond. Ce déambulatoire est voûté d'un berceau au profil légèrement brisé. À l'est et à l'ouest, sont réparties, par groupes de six, des cellules sensiblement égales, *o*, *o'*. Un étroit passage voûté, *q*, ménagé dans l'épaisseur du mur se développe autour des trois côtés de l'iwan sud et donne accès, dans l'axe, au-dessus du mihrâb, à une petite salle, *r*, couverte d'une coupole.

L'édifice est bien construit, avec soin, avec intelligence, mais sans raffinement technique. La façade principale correspondant au portique, est appareillée partie en pierre, partie en brique, partie en pierre et brique, c'est-à-dire en utilisant des assises de pierre séparées par des arases de brique. C'est ce système mixte qui fut employé sur les façades latérales. Il y apparaît d'ailleurs plus nettement que sur la façade principale qui seule a été recouverte d'un badigeon de chaux.

À l'intérieur, tous les murs de la salle de prière et de ses annexes disparaissent sous d'épais enduits badigeonnés. Il en est de même de la plupart des parois du premier étage. Cependant, là où cet enduit n'existe pas, on constate la présence d'un appareil mixte, moellons et arases de brique, sans que, toutefois, il offre la même régularité que sur les parois extérieures du monument. De même l'intrados de toutes les voûtes est recouvert d'enduit, mais on peut vérifier qu'elles sont toutes entièrement construites en brique.

Durant la dernière restauration de l'édifice, on a obturé les baies qui, du déambulatoire, s'ouvraient sur la salle de prière. Leur présence est attestée non seulement par les relevés de Texier mais, aujourd'hui encore, par les cavités rectangulaires qui subsistent dans la demi-épaisseur du mur.

Le mihrâb, oeuvre moderne, peinte de couleurs criardes, a remplacé le mihrâb original qui sans aucun doute était d'une composition beaucoup plus sobre. L'édifice, en effet, ne renferme, comme décoration sculptée, que de très rares éléments. La plupart sont des remplois de provenance byzantine : chambranles de portes et de fenêtres simplement moulurés, exceptionnellement ornés de palmettes, corniches ou bandeaux décorés de feuilles d'acanthé. Chacune des baies du portique du premier étage est divisée en deux par des colonnes dont les chapiteaux sont des remplois byzantins.

Bien entendu, on peut admettre que dans son état primitif les murs de la salle de prière portaient une décoration peinte, mais il n'en subsiste pas trace aujourd'hui. Peut-être serait-il possible de retrouver sous l'actuel enduit quelques restes de ce décor initial. L'expérience mériterait d'être tentée et pourrait d'ailleurs s'appliquer à la plupart des monuments de Brousse. Il y a là un domaine de recherches qui, sans aucun doute, pourrait fournir d'intéressants résultats pour l'histoire de la décoration turque.

Evliya Çelebi consacre quelques lignes à la Mosquée de Murad Ier : « Son style, dit-il, ne ressemble à celui d'aucune autre mosquée. Elle est faite avec beaucoup de recherche. En bas, se trouve la salle de prière, en haut, tout autour, les cellules de la médressé où chacun peut faire sa prière en suivant l'imam. » Suit la mention d'une légende selon laquelle un faucon de Murad refusant d'obéir à son maître aurait été changé en pierre et incorporé à l'édifice.

Le voyageur turc ne nous apporte donc aucune information particulière. Toutefois, il met hors de doute la destination du premier étage qui ne fut jamais autre chose qu'une médressé.

Evliya, cependant, a remarqué que la mosquée ne ressemble à aucune autre et ce caractère particulier de l'édifice reçoit à une date indéterminée une explication dont je n'ai pas retrouvé l'origine mais qui s'accrédite et que répètent les voyageurs. Les uns y voient un ancien palais byzantin, d'autres, une ancienne église. Le portique à double étage de la façade, et surtout la présence de chapiteaux et d'encadrements moulurés, de bandeaux décorés d'acanthes sont allégués comme autant de preuves d'une origine byzantine. Et pour ceux qui se piquent de connaissances techniques, l'utilisation dans les façades de ce système mixte assises de pierre alternant avec des arases de brique apparaît comme un argument péremptoire. Voilà donc la

question réglée avant d'être débattue : exemple instructif de la forme de raisonnement a priori qu'on applique à la plupart des problèmes relatifs aux origines et à l'évolution de la civilisation des Ottomans et qui peut se résumer ainsi : les Turcs de la tribu nomade qui s'installe à Brousse ne possèdent aucune connaissance architecturale et utilisent une église byzantine. On se borne à désaffecter le sanctuaire et là où l'on disait la messe, on fait la prière. Aux moines qui habitaient les cellules du premier étage se substituent les jeunes musulmans qui étudient le Coran.

A cette proposition difficilement acceptable, même pour les moins avertis, on ne tarde pas à vouloir substituer une autre hypothèse qui heurte moins rudement le bon sens élémentaire. Mais on garde le principe initial puisqu'il est entendu, une fois pour toutes, que sous le règne de Murad Ier, les Turcs sont nécessairement tributaires, pour tout ce qui est de la construction, des techniciens du pays conquis. On imagine donc qu'un architecte grec aux ordres du sultan est l'auteur de cette mosquée. Naturellement, ce Grec, en fait de monuments religieux, ne connaissait que les églises. Donc, il a tout naturellement donné à l'édifice la forme d'une église, ce qui, bien entendu, reste encore à démontrer.

Enfin d'autres, plus savants et plus astucieux, n'ignorent point que Murad Ier a poussé ses conquêtes sur le territoire européen au delà des détroits. Parmi ses prisonniers un Franc, d'origine d'ailleurs incertaine fut conduit à Brousse. Il dirigea les travaux de la mosquée de Murad Ier et voilà pourquoi celle-ci ressemble non pas à une église, mais aux constructions médiévales de la Dalmatie ou de Venise.

En résumé, voici la suite des hypothèses formulées :

1) La Mosquée Murad Ier est un ancien palais byzantin.

2) C'est une église byzantine désaffectée, et consacrée au culte musulman.

3) On veut bien admettre que c'est une mosquée, mais dans ce cas on affirme qu'elle fut construite : a) par un architecte grec; b) par un architecte franc venu d'Occident et on ajoute avec plus de précision qu'il avait été fait prisonnier au cours des campagnes de Murad Ier.

A l'appui de tout cela, pas un texte authentique, pas une inscription, pas le moindre commencement de preuve. Que des voyageurs distraits ou incompetents, que des historiens imbus d'idées préconçues aient pu soutenir de telles hypothèses, c'est là monnaie courante. Mais que des architectes y aient souscrit, cela donne une piètre idée de leur compréhension d'un édifice.

On fera deux constatations préliminaires :

1) Les éléments de marbre, chapiteaux, cadres, bandeaux, qui apparaissent dans l'édifice sont tous, sans aucune exception, des remplois.

2) la maçonnerie de pierre et brique, suivant laquelle a été bâtie la presque totalité du monument, répond évidemment à une formule byzantine.

Rien à déduire de la présence des remplois byzantins sinon qu'il proviennent d'un ou de plusieurs monuments. Etat donné qu'ils sont tous de faible volume, ils peuvent avoir été transportés de loin. Mais il est également possible que la mosquée ait été construite sur l'emplacement d'un édifice byzantin ayant fourni à pied d'oeuvre les éléments employés, au reste peu nombreux. Quant à l'appareil mixte de pierre et brique, sa présence s'explique aisément : les constructeurs du XIV^e siècle, quelle que soit leur origine ethnique, n'avaient aucune raison de modifier un mode de construction pratique, raisonnable en usage dans la contrée depuis des siècles. Eussent-ils été Chinois ou Soudanais que ces constructeurs auraient, tout naturellement, employé cette technique parfaitement adaptée à la nature des matériaux que fournissait la région.

Ceci dit, reprenons une à une les hypothèses résumées plus haut. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur le plan pour comprendre immédiatement l'absurdité de la première d'entre elles. Singulière distribution pour un palais, même byzantin, que cette grande salle montant de fond et qui se prête si bien aux usages des salles de prière. Et ce ne fut pas davantage une église, puisqu'elle n'en a ni l'orientation, ni aucune des caractéristiques. Les deux portiques superposés de la façade, la saillie correspondant au mihrâp et qu'on a comparée à une abside, ne fournissent que des arguments sans aucune valeur. La mosquée a été élevée a fundamentis et d'ailleurs, il faut le dire, les hypothèses précédentes valent à peine une réfutation. Nous sommes en effet, en présence d'une mosquée complète, orientée suivant la règle normale, bien distribuée, ne contenant aucun élément qui ne soit en rapport direct avec sa destination. C'est, il est vrai, une mosquée-médressé d'un type très particulier. Mais sur ce point, je reviendrai plus loin en détail.

Ce qui mérite d'être discuté, c'est l'attribution de la construction à un architecte non musulman, tout d'abord à un architecte byzantin. Admettons-le pour un instant, mais il nous faudra admettre également les conséquences les plus extravagantes. Les faits, en effet, doivent être restitués de la manière suivante : les conquérants, ne disposant d'aucun architecte musulman, doivent s'adresser à un Grec. Il faut donc lui donner un programme, lui expliquer ce qu'on veut, ce qu'est une mosquée. Certes, on a mis la main sur un homme très intelligent, très compréhensif, puisqu'il réussit à concevoir un plan fort ingénieux, répondant parfaitement aux désirs exprimés. Ce qui est vraiment tout à fait extraordinaire, c'est que ce Grec, qui n'a jamais, bien entendu, bâti de mosquées, retrouve tout naturellement les plus anciennes traditions de la médressé seldjoukide sur plan cruciforme en sorte que sa

construction ne ressemble point du tout à une église comme on le répète sans jamais faire la preuve de cette allégation, mais aux grandes médrésses seldjoukides et même syro-égyptiennes. C'est dire que, doué d'une sorte d'instinct qui tient du prodige, il a retrouvé le plan des édifices musulmans plus particulièrement turcs qui furent tracés pendant des siècles suivant des types constants sur une aire très étendue des pays d'Islam. Mais, en suivant toujours cette même hypothèse, on peut faire des constatations beaucoup plus étranges encore.

L'histoire monumentale ne peut être considérée ni comme un simple exercice littéraire ni comme un catalogue de faits concrets. A choisir entre les deux méthodes, c'est encore à la littérature qu'iraient mes préférences. A côté d'un grand nombre de pages vides de toute substance, on rencontre parfois chez certains auteurs de talent ignorant tout de la technique architecturale, mais sensibles et subtils, une notation fine, une appréciation juste. Mais pour ce qui est de certaines tendances pseudo-scientifiques de réduire l'analyse de l'oeuvre d'art à des énumérations de faits mal compris, montant en épingle des minuties sans importance et laissant dans l'ombre le point essentiel, je ne me lasserai point de répéter que c'est la méthode la plus stérile qui se puisse imaginer. Elle est d'ailleurs le fait d'auteurs qui n'ont de l'oeuvre d'architecture aucune compréhension réelle. Imaginez un critique littéraire qui se bornerait à faire l'analyse grammaticale et logique de toutes les phases d'un ouvrage, mais qui serait incapable d'en suivre la pensée et d'en dégager le caractère. Un monument exprime un style, recèle une pensée. Il a été conçu pour répondre à un objet précis avec des moyens déterminés, mais le même problème sera susceptible de solutions différentes suivant les latitudes, les écoles, les conditions sociales, l'éducation des maîtres et des artisans. Nous sommes ici au moyen âge et l'individualité du maître d'oeuvres

compte peu à côté de la tradition qui, dans tous les cas, est à la base de sa formation. Or, pour qui sait lire un plan, celui de la Mosquée de Murad Ier, indépendamment même de sa distribution, est écrit suivant un caractère et suivant un style qui n'a rien à voir avec les oeuvres byzantines du XIV^e siècle. Par contre, il se rattache à un prototype général de l'art musulman. Enfin, sa netteté, sa clarté et même certaines gaucheries, certaines lourdeurs relient l'oeuvre à la suite des créations de l'architecture ottomane à Brousse, à Andrinople, à Stamboul et ailleurs, durant le XV^e et le XVI^e siècles.

Ainsi, nous en arrivons à cette conclusion véritablement effarante. Non seulement le soi-disant architecte grec employé par Murad a retrouvé le plan traditionnel des constructions islamiques, mais du seul fait qu'il était au service d'un sultan turc, il a renié instantanément sa propre tradition et il a créé une architecture d'un caractère particulier qui, dans le cours des siècles suivants se développera dans tout l'empire turc.

Ajoutons, d'autre part, qu'à côté de l'appareil de pierre et brique, procédé byzantin, on trouve des éléments spécifiquement orientaux appartenant au répertoire des pays d'Islam, comme les balustrades de marbre ajouré, surtout comme les coupoles des portiques du premier étage, sur trompes lisses ou alvéolées. Il faudrait donc supposer que l'architecte grec a introduit dans son oeuvre des motifs absolument étrangers à l'art byzantin. Où les aurait-il pris? Bien plus, il aurait, dans toute la façade, rejeté le plein cintre byzantin, pour adopter l'arc brisé. Comment justifier cette singulière évolution spontanée?

Quant à l'idée d'un architecte venu de Dalmatie ou de quelque pays de l'Occident, elle répond, à n'en pas douter, à une fable inspirée par le caractère de la façade dont les baies géminées ne sont point sans rappeler certaines constructions du gothique d'Occident, en Italie ou dans

la France méridionale. Mais pour justifier la présence d'un élément aussi simple, il n'est pas nécessaire de construire un roman. Et les faits, semble-t-il, peuvent se restituer de toute autre manière.

Le sultan Murad a choisi l'emplacement de sa fondation. C'est le sommet de la colline de Çekirge où jaillissent de toutes parts les sources thermales qui, dès l'antiquité firent la renommée de Brousse. Le sultan élèvera en cet endroit non seulement une mosquée, mais une médressé, une école et aussi son propre tombeau. Peut-être ne disposait-on, au centre du faubourg, que d'un espace exigü. Peut-être aussi voulait-on bénéficier de la vue magnifique qui s'étend sur la plaine de Nilufer. Ces raisons peuvent avoir déterminé la disposition spéciale de la mosquée-médressé avec ses cellules au premier étage, mais il est possible également qu'un édifice byzantin public ou privé ait offert une disposition comparable. On peut admettre, en effet, qu'une église byzantine du type de Sainte Sophie de Stamboul ou de Sainte Sophie de Salonique avec un déambulatoire au premier étage, ait été une des sources d'inspiration de la mosquée. Le déambulatoire a lui seul n'aurait eu ici aucune utilité. Par contre, il devenait un élément logique du plan si on l'utilisait pour desservir des groupements de cellules. Quant au portique du premier étage, il offrait un spacieux belvédère s'ouvrant sur un vaste horizon.

Il n'est point rare d'ailleurs que des médressés anatoliennes de l'époque seljoukide aient groupé autour d'une cour centrale deux étages de cellules. Il est donc permis de considérer la Mosquée de Murad Ier à Brousse comme une sorte de compromis entre certaines traditions byzantines et les traditions beaucoup plus riches et beaucoup plus vivaces de l'Anatolie turque du XIIe et du XIIIe siècles.

Tout porte à croire que le chef du chantier, le maître d'oeuvre fut un musulman et sans doute un Turc. Le plus ancien des architectes de Brousse dont

l'épigraphie nous ait livré le nom est celui de la Mosquée Verte en 1424. C'est un Turc, Hadji Ivaz auquel, d'après le texte de fondation, il est difficile de ne pas attribuer un rôle effectif. Pour quelle raison n'en aurait-il pas été de même un demi-siècle auparavant? Que le XIVe siècle ait été, en ce qui concerne l'art monumental, une période de stagnation, l'examen des monuments le prouve. On a peu bâti durant cette période troublée de l'histoire anatolienne. Mais il subsistait cependant en une tradition monumentale et des corps d'ouvriers. Il suffisait, pour ranimer la flamme, que se créât un état organisé, un système politique durable. La naissance et le développement de l'Etat Ottoman créèrent cette situation propice au renouveau de l'architecture et ce fut le départ, la base des conceptions nouvelles. Mais elles subirent, tout naturellement l'influence du milieu occidental, notamment dans une ville comme Brousse, cité importante du monde byzantin. Il se peut qu'on ait fait appel à la main d'oeuvre grecque, mais la présence de l'appareil mixte, pierre et brique, peut fort bien s'expliquer autrement, par l'adaptation d'un procédé simple et économique. En tout cas, si des artisans grecs travaillaient sur le chantier, il y eut aussi, à n'en pas douter et sans doute en plus grand nombre des musulmans. Eux seuls étaient capables de combiner des voûtes sur trompes et de donner aux arcs de la façade ce profil brisé inconnu de Byzance. Quant aux baies géminées du premier étage, on les retrouve en d'autres régions de l'Anatolie, notamment à Nigde où j'ai cru pouvoir les expliquer par un apport d'influences venues de Chypre ou de Syrie. Mais à Brousse on pourrait y voir une combinaison de la baie géminée de Byzance avec la forme de l'arc brisé en usage dans tout le monde islamique. Enfin, s'il restait quelque doute sur la prééminence de la main d'oeuvre musulmane, il suffirait, pour le lever, d'examiner les petites ouvertures qui surmontent les arcs du portique, au rez-de-chaussée : elles

sont tracées en carène, c'est-à-dire suivant un profil qui, totalement inconnu des Byzantins, nous ramène vers les origines seldjoukides et orientales.

Quant au plan de la salle de prière proprement dite, il marque, je crois, une phase de l'évolution de la médressé à cour centrale et à trois iwans. La coupole de la Mosquée de Murad Ier était vraisemblablement, comme je l'ai dit, ouverte à la clé suivant un *oculus*. La vasque placée au milieu recevait l'eau de pluie. Il existe à travers l'Anatolie de nombreux types semblables, encore que bien souvent il soit difficile de les distinguer car les ouvertures du sommet ont été recouvertes dans la suite par des lanternes. Mais à Brousse même, à Ulu Cami, l'ouverture à la clé subsiste, correspondant à la vasque de la fontaine. Il faut voir là, dans tous les cas, un stade intermédiaire entre la cour ouverte et la coupole complète. L'hiver anatolien oblige à couvrir la cour pour protéger les iwans de la pluie et de la neige. L'*oculus* sert à la fois à l'éclairage et à la ventilation. A Kayseri, à Tokat, à Beyşehir, à Nigde, etc., j'ai relevé des exemples analogues plus ou moins nettement attestés.

Autant de constatations, autant de preuves que la Mosquée de Çekirge s'apparente étroitement aux monuments turcs d'Anatolie remontant au XIIe et au XIIIe siècles. D'autre part, elle annonce déjà par son caractère général les oeuvres des siècles suivants. L'influence byzantine, bien que nettement perceptible, se réduit en somme à l'adoption d'un mode d'appareil et peut-être à l'introduction dans un monument chrétien. De toute manière, ces emprunts n'influencent pas profondément la tradition. Cela est si vrai que quelques années plus tard, dans la Mosquée de Bayezid Yıldırım c'est, non point l'appareil mixte de pierre et brique qui est employé, mais l'appareil qui, plutôt que la technique byzantine, rappelle celle de l'antiquité hellénique. Cependant, on verra réapparaître de temps à autre, sur tout le territoire de l'empire, l'appa-

reil économique des lits de pierre alternant avec ceux de brique. Mais dès le XVe siècle, dans les grandes constructions impériales, c'est l'appareil isodome qui prévaudra et si les architectes turcs s'inspirent de Sainte Sophie, ils adaptent le thème de la grande église à une esthétique tout à fait différente, dont on retrouve l'origine dans les premières constructions ottomanes.

Ainsi l'étude objective du plus ancien monument de Brousse conduit à une révision des solutions proposées touchant les origines de l'architecture ottomane. Les conclusions généralement admises jusqu'ici sont tout d'abord caractéristiques d'un état d'esprit dont on retrouve le témoignage dans tout le Proche-Orient. On a répété et on répétera encore, contre toute vraisemblance, que la Mosquée des Ommeyyades de Damas est une ancienne église comme la Grande Mosquée de Diyarbakir, comme la Grande Mosquée de Sivas et tant d'autres. Et l'on continuera, malgré toutes les preuves du contraire, à considérer les minarets de section carrée comme autant d'anciens clochers. De même, on attribue communément à des Chrétiens la conception d'édifices où ils ne peuvent avoir joué qu'un rôle tout à fait accessoire. C'est ainsi qu'on répète couramment que l'architecte de la Grande Mosquée d'Ibn Tulun fut un Copte. Il est vraiment singulier que ce Copte ait appliqué les formes du décor de Samara. Donc, tout ce qui touche aux origines de l'art des Ottomans rentre dans un cycle d'affirmations gratuites, mais tenaces dont il est très malaisé de faire justice.

Si l'erreur d'interprétation, en ce qui concerne l'évolution artistique des pays turcs, procède de ces préjugés, elle provient aussi, ce qui est plus grave, d'une erreur de méthode. Et c'est ainsi que mes observations rejoignent celles de Fuad Köprülü. L'erreur capitale c'est d'isoler la question ottomane de l'ensemble anatolien, c'est d'imaginer une sorte de muraille de Chine entre les Ottomans et

les autres Turcs de l'Anatolie centrale ou orientale; c'est surtout de penser que les conquérants de l'ouest sont démunis de toute tradition de culture et qu'ils sont contraints d'absorber, sans examen ni critique, tout ce que leur offre, dans les plans administratifs ou artistiques, la civilisation byzantine.

Certes on ne prétend point insinuer qu'il faut rejeter en bloc toute influence des arts de Byzance. Mais comme pour les institutions la part des pays conquis

n'est point la part prépondérante. Elle ne fournit jamais un type complet s'intégrant tel quel dans le répertoire monumental. En réalité, il y a toujours interprétation et adaptation : qu'il s'agisse de la Mosquée de Murad Ier ou deux siècles plus tard des grandes mosquées impériales, l'architecture ottomane, s'inspirant des monuments d'une école étrangère conserve, dans tous les cas, ses traditions séculaires et crée de toutes pièces des oeuvres originales.
